

Midi

PAR MICHEL GUÉRIN

Toute pensée est climatique. On l'accepte aisément s'il s'agit de poésie, de musique ou de peinture, etc., parce qu'on trouve alors légitime que la subjectivité soit le mot de la fin, après l'avoir été du commencement. Mais la philosophie, affaire sérieuse, serait-elle affectée sur le fond par l'"art personnel" (Valéry) du penseur ? Si elle n'est pas pur office de raison, quelle prétention peut-elle élever à la vérité ? Renvoyons ici dos à dos deux préjugés : le faux compliment de sensibilité à la poésie et aux arts signifie qu'on n'en attend guère plus qu'humaine confiance ; et le masque du philosophe qui n'est personne (que Sujet universel) ne trompe que les naïfs en mal de "sérieux". Bref, la *poésie* (dans sa plus large acception) est loin d'être étrangère à la véracité ; symétriquement, la *pensée* se charge de sens quand elle défère à son obliquité propre, à son "inclinaison" (du grec *klima*). Il y a une *affectivité de la pensée*.

Une œuvre, quelle qu'elle soit, met de son côté des chances de durer à proportion de sa fidélité au *mode* qu'elle a choisi *et* qui s'est imposé à elle. Les contenus, c'est-à-dire les significations, vieillissent plus rapidement que le tour qui les courbe singulièrement. Si l'écho de Nietzsche, réverbéré par Gide et Valéry, par Camus, par Heidegger ou par Deleuze, ne s'est pas affaibli, c'est d'abord, il me semble, que l'auteur du *Gai Savoir* a moins traité le (re)tour (éternel) comme un thème détachable, qu'il n'y a pressenti le modal (sinon le modèle) de toute pensée – inclinant vers soi ainsi que, dans *Le Cimetière marin*, Midi "en soi se pense et convient à soi-même". Le même Valéry, d'ailleurs, qui, dans une lettre à Henri Albert, traducteur de Nietzsche, "distingue ne pas aimer l'Eternel Retour", termine plaisamment : "Je suis ailleurs – Je m'occupe d'éternel retour !" (août 1903). Entre les majuscules du propos initial et les minuscules de la clause-esquive se joue, au-delà de la lecture (de sa vulgarité kitsch), l'appropriation sélective. La pirouette rappelle une saynète du même genre à propos du *Voyageur et son Ombre* (décembre 1902) : "Quel voyageur, et quelle Ombre le suit ! Scandale que ce Nietzsche – c'est une exhibition des forces humaines, prodigieuse, et certes – prodigieuses. Mais que de faibles se croiront forts pour n'avoir que lu !" C'est ici la manière de Valéry, un rien précieuse dans l'extrême raccourci pour trier les bons entendeurs. Elire suppose une certaine façon de *ne pas lire*. Ou plutôt de lire un "ne pas", d'accoster l'âme par son défaut... Surtout, l'ellipse actualise l'écliptique, préfère à l'équerre du *château* l'obliquité de la *saison* (Rimbaud me pardonne ces extorsions !). "Si l'écliptique se fût confondu avec l'équateur, peut-être n'y eût-il jamais eu d'émigration de peuple, et chacun, faute de pouvoir supporter un autre climat que celui où il était né, n'en serait jamais sorti.

*Elle est retrouvée,
Quoi ? – L'Eternité,
C'est la mer allée
Avec le soleil.*
Arthur Rimbaud

Incliner du doigt l'axe du monde ou dire à l'homme : Couvre la terre et sois sociable, ce fut la même chose pour Celui qui n'a besoin ni de main pour agir ni de voix pour parler." Ce qu'écrit ici Rousseau (*Fragments politiques, Œuvres complètes*, Pléiade, III, p. 531) de l'"influence des climats sur la civilisation" vaut, *mutatis mutandis*, de l'expérience de la pensée. Et, nonobstant la livresque phobie nietzschéenne de tout "rousseauisme", je ne barguigne pas à rapprocher ce texte de l'avant-propos du *Gai Savoir* (2^e édition), écrit "de Ruta près Gênes, à l'automne de l'année 1886". Nietzsche doute d'abord si l'expérience de ce livre ("*das Erlebnis dieses Buches*") peut être transmissible, fût-ce à renfort de préfaces, à qui n'aurait pas vécu quelque chose d'analogue. Car le livre "semble écrit dans le langage d'un vent de dégel : tout y est pétulance, inquiétude, contradiction, comme un temps d'avril, si bien qu'on y est constamment rappelé à l'hiver encore tout récent comme à la victoire remportée sur l'hiver [...]".

Heures et saisons, campagne ou ville, humidité, sécheresse, mer, montagne, désert, langues entendues par les rues, musiques et costumes, rythmes, danses, silences aussi, avec ou sans animaux étranges ou familiers – c'est cet impondérable sous lequel ploie la pensée, cet infigurable qui la mène à son ultime figuration. Autant dire – contre l'interprétation plate qui voudrait que des "facteurs psychologiques" (voire pathogéniques) gauchissent une pensée en lui infligeant des parasites – que la vérité n'est jamais là où l'on croit qu'elle est, qu'elle déserte presque systématiquement l'espace qu'on lui avait censément alloué pour investir des lieux secrètement affines. L'idolâtre, qu'"écarte" un vers du *Cimetière marin*, fantasme en somme que de la chose, éminemment, soit – sans être *de* quelque part : sans *avoir lieu*. En faisant justice le premier de ces "préjugés" fabulateurs, qui prétendaient tirer moisson terrestre de la "région du supra-sensible" (comme parle Heidegger commentant la mort de Dieu), Nietzsche laisse paraître l'absolu pour ce qu'il est : l'absurdité du Non-lieu. Rien n'y vient (à l'être, à la pensée). Aridité totale d'un espace qui, envié de tout contenir, n'enferme aucune chose de quelque portée. Chassons les miasmes psychologues, qui flanquent immanquablement la fantasmagorie d'une pensée pure. Tout au plus, elle est *juste* (sinon toujours d'un juste), c'est-à-dire *à l'heure de son lieu propre* (ce qu'Aristote disait "*topos idios*" ou "*topos protos*", premier et prochain).

"Midi le juste", Midi compositeur, fait *la part des choses* ou plutôt *aux choses*. Je n'ai jamais pu lire *Le Cimetière marin* que ne me soit présent à l'esprit le fragment de Nietzsche "Récapitulation" (*La Volonté de puissance*, p. 617) qui place le "sommet de la contemplation" en "l'extrême rapprochement d'un monde du devenir et de celui de l'être". En dépit des apparences auxquelles sans doute mon propos prête le flanc, je n'entends pas m'étendre sur une supposée influence de Nietzsche *sur...* Midi se suffit.

Simplement, les rencontres françaises, et particulièrement méditerranéennes, avec Nietzsche, penseur “topique” par excellence, justifient notre médiation d’une *condition* (je n’ai pas dit “conditionnement”) de la pensée et du poème. Comme Marcel Mauss parlait de “fait social total”, je n’admets ici les particularités géographiques ou météorologiques, la tradition culturelle elle-même qu’à l’intérieur d’un *fait mental total* qui, quoi qu’il ne se trouve nulle part ailleurs, ne souffre pas de limitations idiosyncrasiques parce qu’il rejoint, dans et par son lieu singulier, l’universel humain. Nietzsche s’est vu en artiste grec (d’avant le temps de Socrate), Heidegger, non plus voyageur que Giono, découvrit sur le tard les temples et les îles ; ce qui prouve assez que le *tropisme* – la quête du *lieu-d’être*, récurrente en son orientation plein sud dans les Lettres allemandes depuis Goethe, Schiller et Hölderlin – rend parfois hommage à l’ontologie du site, tandis que nombre de natifs sont aveugles et sourds et comme étourdis de proximité. On sait ce qu’était la Provence pour Heidegger : contrée première, augurale – amie du tournant poétique de la pensée, présence, aussi, du fait de René Char, regard regardant. Mais quelle différence entre Sud et Midi ?

J’entends bien que “vivre dans le Midi”, c’est “habiter le Sud”. Pourtant, par-delà le truisme, Midi s’impose comme l’*heure* de l’équilibre que le Nord même sait parfois atteindre quand il imite le Sud. Celui-ci vectorise (et par là symbolise) la terre fictivement favorisée qui nous attire. Nord et Sud se disputent le mythe comme des chiens un os ; mais il y a toujours plus nordique qu’un Nord et le Sud relate aussi plus “sud” que lui... Disons, pour extrêmement condenser, que le Sud fait à Midi accueil aisé, s’exposant “aux torches du solstice”. Je subodore un Incomparable (pour *ne pas* dire un absolu) dans la parfaite médiatité : Mi-Di – *moitié de jour et totalité de dieu*. Jupiter, pour *diu-pater*, est maître du ciel au plein de sa lumière. En latin, *dies* (le jour) et *deus* (dieu) sont même mot et “les dieux” (*dii*) ont d’abord été *di*. Espace du mi-temps, apogée du jour empli de dieux, Midi conjugue et stabilise, avale les contraires. Grande leçon visible, aveuglante vérité, image arrêtée de la mobilité – voici Midi, déconcertant et fouailleur, justement cruel, parodique et tragique. On a presque tout dit quand on a opposé cette *mesure* agonique au “juste milieu”, idéologie d’une bourgeoisie cupide *mais* peureuse (qui, certes, n’entend pas partager, mais dédommager à l’étiage pour – illusoirement – désarmer la haine). Midi est tendu, car sa mesure, littéralement, *explose*, qui ramasse, rabaisse, recycle toutes les démesures. On se souvient des toutes dernières lignes de *L’Homme révolté* : “A cette heure où chacun d’entre nous doit tendre l’arc pour refaire ses preuves, conquérir, dans et contre l’histoire, ce qu’il possède déjà, la maigre moisson de ses champs, le bref amour de cette terre, à l’heure où naît enfin un homme, il faut laisser l’époque et ses fureurs adolescentes. L’arc se tord, le bois crie. Au sommet de la

BIBLIOGRAPHIE :

- Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Gallimard, 1958 (3 vol.).
 Henri Bosco, *Le Mas Théotime**, Charlot, 1946.
 Albert Camus*, *L'Étranger**, Gallimard, 1942 ; *L'Homme révolté**, Gallimard, 1951 ; *L'Été**, Gallimard, 1954.
 René Char*, *Les Matinaux*, Gallimard, 1950, suivi de *La Parole en archipel**, Gallimard, 1962 ; *Fureur et mystère**, Gallimard, 1962.
 Albert Cohen*, *Le Livre de ma mère*, Gallimard, 1954.
 Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, PUF, 1962.
 André Gide*, *Les Nourritures terrestres* ; *L'Immoraliste**.
 Jean Giono*, *Le Hussard sur le toit**, Gallimard, 1951 ; *Le Moulin de Pologne**, Gallimard, 1952 ; *Le Bonheur fou**, Gallimard, 1957.
 Martin Heidegger, *Essais et Conférences* (1958) ; *Chemins qui ne mènent nulle part* (1962) ; *Questions IV* (1976) ; ces dates faisant référence à la publication de la traduction chez Gallimard.
 Hölderlin*, *Œuvres*.
 Pierre Klossowski, *Nietzsche et le cercle vicieux*, Mercure, 1969.
 Lesage, *Gil Blas de Santillane**.
 Karl Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, trad. Gallimard, 1969.
 Marcel Mauss, *Essai sur le don* (1924), in *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1966.
 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie**, *Considérations intempestives**, *Le Gai Savoir**, *Ainsi parlait Zarathoustra**, *La Volonté de puissance**, *Lettres à Peter Gast*, éd. du Rocher, 1957 (2 vol.). Les *Œuvres philosophiques complètes*, éd. Colli / Montinari, ont été publiées chez Gallimard.
 Blaise Pascal, *Pensées* (raison des effets, opinions du peuple...), Br. 328, 335, 336, 337).
 Arthur Rimbaud*, *Œuvres complètes*.
 Jean-Jacques Rousseau*, *Essai sur l'origine des langues**, *Fragments politiques* (oc III).
 Jean-Paul Sartre, *Réponse à Albert Camus*, in *Situations IV*, Gallimard, 1964.

plus haute tension va jaillir l'élan d'une droite flèche, du trait le plus dur et le plus libre.”

Quand il désenchante, à ses risques et périls en 1951, l'histoire et surtout *l'historisme* (à teneur marxiste), Camus se situe dans la lignée de Nietzsche (celui, notamment, des *Considérations intempestives*) et de Valéry, qui y voyait, je cite en substance, le poison le plus dangereux qu'ait jamais produit la chimie de l'intellect, livrant toute sa pensée dans *Mon Faust* : l'histoire n'est rien que l'“art de reconstituer les catastrophes”. On ne s'étonne pas de l'antipathie de Sartre, qui allait écrire que le marxisme était “l'horizon indépassable de notre temps”, au livre de Camus ; ne voulant lui-même ni attaquer Camus ni faire comme si *L'Homme révolté* n'existait pas, il suscita, à la rédaction des *Temps modernes*, le compte rendu qui fût le moins négatif possible. On sait la suite : l'article de F. Janson, la vexation de Camus, la réponse (différée) de Sartre : rhétorique, terrible en sa hautaine “cléricature”. Tels étaient ces temps et je ne suis pas de ceux qui, après coup, font contrition. J'avoue qu'alors, j'eusse été du côté de Sartre accusant Camus de “détester les difficultés de pensée”.

Avec le recul, me frappe plutôt l'affrontement de deux légitimités respectables : l'un investissait de torsions dialectiques le temps historisé (l'horizon), l'autre cherchait le bonheur dans l'espace (méridien) ; le premier était dogmatique et sûr de lui, le second têtue et vulnérable. Quand l'ancien élève de Normale systématisait des idées, l'enfant pauvre d'Algérie demandait à son corps rescapé (de la tuberculose) les vérités premières. *Appartenir à la terre* lui était axiome et je gage qu'il ne s'occupa d'abord de Nietzsche (sans contester la référence philosophique essentielle de *L'Homme révolté*) que depuis ce socle de certitude. Quand Valéry daubait sur l'histoire, cela ne portait pas à conséquence. Mais lorsque, en pleine guerre froide, Camus écrivait que “la vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent” (*L'Homme révolté*, p. 376), de tels propos sonnaient pour l'intelligentsia comme une provocation, à la fois naïve et égocentrique. Camus ne se repliait pas sur cette “mesure méditerranéenne”, traitée en dérision par Sartre dans sa *Réponse à Albert Camus*, pour échapper à l'*engagement*, mais bien, dans son esprit, pour lui ôter, “au-delà du nihilisme”, la leurrante nocivité d'un sens de l'histoire susceptible de tout justifier. En somme, il disait préférer les hommes à l'Humanité, l'espace tangible aux temps imaginaires, la justesse de Midi à la “justice” totalitaire, la sagesse du corps à l'esprit savant. Pour lui, le *bonheur* auquel il osait en appeler (“J'ai toujours eu l'impression de vivre en haute mer, menacé, au cœur d'un bonheur royal”) ne pouvait pas être un programme restreint d'égoïsme, puisque chacun, à sa brève horloge, y *accomplissait* comme un devoir d'humanité.

Bonheur, dans ce contexte, ne veut donc pas dire tranquillité ni hédonisme un peu courtaud ; il faut entendre deux choses ensemble : d'abord que, malgré tout, *il y a*

le bonheur, irrécusable ; ensuite que la tension, la souffrance qui l'habitent (le *malgré*), loin de le diminuer, le portent au contraire à son aigu. Le vrai bonheur est toujours *fou*, comme, après Stendhal, l'a su et magnifiquement exprimé Giono, notre Faulkner. Là où, toutefois, Camus et Giono disent "bonheur", Nietzsche disait "joie" (*Lust*), mais la teneur est proche – et elle est tragique et "parodique" au sens où l'entendait l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, quand ce ne serait que pour marquer la différence avec le sérieux dramatique. L'essence du tragique est la joie, "plus profonde que la douleur" – et la joie est moqueuse. Or, le grand personnage tragique, c'est le soleil. Il réchauffe, vivifie, illumine, pousse à être ; il aveugle, stérilise, assassine. Dans *L'Étranger* (à tout prendre, le chef-d'œuvre d'Albert Camus), il est *cause* du "pas en avant" de Meursault qui signe l'arrêt de mort de l'Arabe. Le revolver a comme tiré tout seul. Cause sans cause : le *fait* envahissant que "la lumière a giclé sur l'acier" du couteau dans la main de l'Arabe. Comment, dans un autre registre il est vrai, ne pas voir, dans le "ciel de craie" sous lequel s'avance Angelo, au début du *Hussard sur le toit*, l'annonce de la blancheur ravageuse, écumante, qu'il va partout rencontrer ? Mais Pauline sort du choléra, Angelo l'en sauve en l'aimant (et tout aussi bien : l'aime de la sauver).

Il ne convient donc pas de forcer le trait ni d'inverser paradoxalement les signes. *Le tragique n'est pas le mal, c'est le tout*. Aimer la vie interdit de trier les "bons côtés", exige qu'on la prenne en bloc, le bon comme le mauvais. Car tout est accompli à chaque instant – et tout est toujours à refaire. Midi contient toutes les heures, échange subtilement et presque subrepticement – parodiquement – ascension et déclin, douceur et fournaise. Temps et espace se confondent. L'intensité de l'instant vaut éternité. La vibration vertigineuse du devenir atteste l'impavidité de l'être. A Midi, écrit Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, *Le chant d'ivresse*), "le monde est accompli" et le plus grand bonheur est fait de si peu de choses ("*Wenig macht die Art des besten Glücks*"). Nietzsche, sûrement, connaissait le célèbre poème de Goethe, *Testament* (dans le recueil *Dieu et Monde*), qui dit : "Nul être ne peut se réduire à rien ! L'éternel vit à jamais en toutes choses, tiens-l'en à l'être qui te comble."

S'il est, donc, une pensée de midi, cette *gaya scienza* rompt avec (se rit de) toutes les formes de l'"esprit de sérieux", métaphysique, morale, historicisme ou idéologie du progrès (Nietzsche – qui entend *Carmen* en novembre 1881 et en est transporté – ajoute le "wagnérisme" à la liste de ces drogues "lourdes"). Un des poèmes de l'appendice du *Gai Savoir*, *Dans le Midi*, évoque l'idole décatie de "La Vérité" : la vieille, épouvantable, se décompose – et triomphe l'"innocence du Midi". Ses *Lettres à Peter Gast* (Editions du Rocher, 1957) et l'érudition de Charles Andler nous renseignent

BIBLIOGRAPHIE (SUITE) :

Stendhal*, *Chroniques italiennes**.
Paul Valéry*, *Charmes**, *Mon Faust*, *Quatre lettres de Paul Valéry au sujet de Nietzsche*, in *Cahiers de la Quinzaine*, 2^e cahier de la 18^e série, 1927.

N.B. L'astérisque placé après le nom de l'auteur indique que son œuvre est, en totalité ou en partie, dans la Pléiade ; placé après un titre, il signifie que celui-ci est disponible en collection de poche.

sur ce que Nietzsche “mettait” dans son “*Bizetismus*” : l’esprit “français” de Voltaire, de Stendhal (de *Gil Blas*, un de ses livres de chevet), un certain alliage de passion et d’ironie, l’italianité des brigands sublimes parcourant les *Chroniques* stendhaliennes, le charme du fatal, enfin cette cruauté instinctive de la beauté nomade qui se sent bête traquée, etc. Quand Nietzsche, à l’enseigne de Midi et de l’“innocence du devenir”, pense *tragédie*, il entend simultanément *parodie*. La *gaya scienza* est un savoir qui sait se moquer de soi. Non pas qu’il s’offre à la critique en conscience de ses limites ; au contraire, il sait, d’éternité, *tout* ce que chaque instant de vie contient ensemble de contrariété et de joie, de violente fixité (je pense ici à ces emblèmes du tragique parodique que sont *Le Mas Théotime* de Bosco, *Le Moulin de Pologne* de Giono et, au cinéma, *Manon des sources* de Pagnol). La jubilation tragique est *toujours déjà* préparée au (re)tour, à l’apparition de ce qui se cachait en pleine lumière. Le slogan du tragique ? – *Un jour ou l’autre...* Pourquoi imaginer forcément le pire ? N’est-ce pas assez que, parfois, avec l’anodin ou sous son couvert, il survienne ? A la prétention inepte de tout prévoir, d’avoir raison d’avance, la *lucidité* – l’esprit clair – oppose, d’une même décision, la pudeur et la saveur : la première se réserve “en connaissance de cause” (un peu la “pensée de derrière”, comme l’appelle Pascal, qui n’en pense pas moins de décliner le vertige totalisateur du discours savant) ; la seconde veut l’intégrité et que les choses soient entièrement goûtées. Une pensée s’ordonne au sens si elle n’est pas d’abord coupée de nos sens. C’est encore et toujours la tension de Midi – mitan qui nous expose à sa plénitude –, entre la chance (parmi tant) de l’instant et l’éternité (l’intensité) qu’il renferme d’être simplement ce qu’il est, à nul autre pareil. La *gaya scienza* n’a pas d’autre parti pris que d’accueillir l’être total (complet et parodique en chacune de ses manifestations) sur le mode pluriel. Alors que les idéologies totalitaires, avouées ou non, produisent de l’homogénéité artificielle, corsètent la réalité dans les rets du système, la pensée qui s’accorde à Midi sait, comme dit René Char, que “la réalité ne peut être franchie que soulevée”. Apprécier, éprouver, goûter, tester la saveur du savoir – c’est le signe distinctif. Car on ne *soulève* pas pour l’exploit, mais pour (*re*)poser. Telle est l’épreuve, qui se moque de sa preuve. Mesure extrême et sereinement violente de Midi, style du vivre à *l’heure et au lieu* où mon corps, heureux ou meurtri, me fait toucher une terre partagée : dans le présent fraternel qui s’ouvre, l’espoir des hommes peut, hors ivresse du semblant, exercer la patience inépuisable de l’astre.